

Ironie

Ironie

Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°183 – Juin 2016

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>

HABIBI

Je ne me blottis pas non
Je me vêtis de toi
Je t'enfile
Et ta lourdeur vibrante de vivant me réchauffe.
Et ta chaleur souffle m'irrigue.
Je voudrais me draper de toi encore. Tirer sur les manches de tes bras
Couverture ou veste

Un jour on ira ensemble il sera en costume. Nous irons chic pour le plaisir de se voir, peut-être même d'être vu ?
Pour voir ses fesses mettre le noir tissu en mouvement. Pour le chuintement du soyeux
s'il lève les bras
la coupe de la veste.

Avec vue sur la Seine.

Lui est grand. Et mince.

J'aime :

l'odeur de ses cheveux à la base de la nuque
ses oreilles ; y passer ma langue. Mordiller les lobes.
J'aime parfois ses yeux, sa bouche fine surtout au soleil.
J'aime toujours son cou ; la chaleur fragile qui y palpite ; la douceur que j'aspire,
vampire ; l'odeur qui me refuse toujours la satiété, la connaissance.
J'aime ses muscles beaux qui roulent et descendent des épaules au bras
la vision de son buste nu ;
les tétons si précis et immuables que je croirais des yeux (ils m'observent quand je
suis bruits gémis et regards rouges)
et les poils en touffes qui les relient, passant d'un muscle haut plateau à l'autre.
J'aime aussi ses clavicules, je pose mon doigt sur le trou qu'elles forment ; là où
circule la vie l'eau l'air le sang.
Son ventre plat, on en sent la souplesse.
Quand il s'arc-boute et revient, doux ou sauvagement, répétitif, tout se plie alors autour
du nombril. Homme crevette !

Ses jambes aussi sont belles, surtout de dos. Longues et musclées, aux belles courbes. Je les aime aussi quand elles donnent forme au pantalon. Galbant le tissu ocre ou gris, pointant ses fesses admirables.

Surtout je les aime en mouvement, quand, dansant, elles envoient la liberté résonner tout autour. (Il est alors transformé. C'est un spectacle qui m'émeut.)

J'aime -la vision de- mon corps nu quand il est pénétré du sien. Ils forment un bel ensemble, en contrastes.

J'aime la gourmandise dans ses yeux et les compliments dans sa bouche. Parfois -malgré moi - (dans le feu) j'aime aussi les insultes.

J'aime la douceur de ses gestes et l'attention qu'il porte à mon corps (comme à mon esprit mais c'est un autre sujet ; plus complexe ?)

Parfois :

son souffle est nuage sur ma peau d'herbe verte.

ses baisers : rosé fraîche

fleurs humides fraîchement cueillies, le suc faisant goutte à la tige.

J'en garde la sensation après, comme des traces furtives d'oiseaux ou de félins dans la boue forestière. (mon corps)

Et quand il s'occupe de mes seins ! Je ne sais décrire le plaisir que ses mains et sa langue m'apportent en caresses. Enveloppe chaude ou grelots titillés.

Mais j'aime aussi la force de sa brutalité. Que ça claque. Que ça me plaque. Que ça m'agrippe. Quand quelque chose dans ses yeux change (étaient-ils si noirs ?)

Quand son désir pour moi se lit et déforme son visage. Alors je ne le reconnais plus. C'est la bête qui monte. La vie sauvage.

J'aime la légère panique que j'éprouve devant cette perte de raison. De contenance. Je me sens toute petite et pourtant je sais que j'en suis la raison.

J'aime comme sa bouche se déforme et la sueur perle. Si j'ai de la chance, les gouttes s'écraseront sur mon visage.

Je voudrais lui voler un gémissement. Cela ne se gagne pas aisément, mais je me satisfais du changement dans sa voix, du souffle accéléré et des muscles bandés.

J'attends qu'il se vide. La plage luisante et fatiguée quand la mer se retire.

Et à l'intérieur un plaisir toujours incompris ; un raz de marée doux qui englobe.

Dans un roman, j'ai lu : du miel, du lait et des amandes. Je ne saurai mieux le décrire (et pourtant ce n'est pas ça.). Du plaisir. Du réconfort en sirop – alors qu'il est agité des derniers hoquets.

À ce moment il me faut le serrer fort et sentir sa masse contre moi.

Je n'ai pas de mots pour le plaisir que je ressens dans la pénétration. À part l'idée ancienne d'unité retrouvée. De plénitude.

Son poids sur le mien me leste. M'ancre. Alors je me repose un peu de la course de ma vie. Dans ses bras je me sens en parfaite sécurité. A la bonne place, au bon moment. Protégée du temps.

Je suis perdue. Si le monde va si mal, pourquoi est-ce que je vais si bien ?

(ainsi que la plupart de mes proches, allah akbar dieu sois loué)

Il faut regarder dans les détails (mais pas trop) ;
se sentir important malgré l'impression d'abandon.

Une limace étalée sur du rose.

La SAINTETE DU CHAOS ça oui.

...suffit de nous voir au lit.

L'angoisse est un trop plein de conscience
quand on a trop conscience

Il était là et son cou chaud et tremblant. Pour y enfouir mon nez les naseaux tremblants qu'il faut éteindre par l'étreinte -mouiller serviette ou draps, étendre sur l'incendie-. Ce n'est pas textile mais peau qu'il me faut. Pour m'y blottir plutôt, que cette stupide couverture. Et alors que par l'imagination il est contre moi, je le vois. Le corps doux en mouvement comme une danse sacrée. Retenant la chaleur puis ouvert explosant et de son corps sortent des pointes. Violettes oranges vertes ou bordures. Vigoureuses et pointues et molles et douces et dégoulinantes (à la fois). Des bavures naissent de nouvelles pointes. Et tout rythme et revient comme la mer.

Une autre fois je crois
j'ai regardé ;
son ventre écrevisse qui se rétracte en cadence, ses mamelons comme deux yeux fascinants, indéchiffrables.
sa fine toison qui les relie et ramène au cou puissant.
Mais surtout j'ai regardé
vers le bas de l'écrevisse,
ce qui entraîne les abdominaux dans leur mouvement fréquent.
Plus bas que le nombril qui s'éloigne et revient ;
où la toison commence comme un tertre :
cette rocking hill où parfois
j'entrevois la peau molle. Comme une racine. Avant qu'elle ne disparaisse dans les hautes herbes :

Ma toison à moi, plus fournie, plus ondulée, bouclée.
Je remonte vers mon ventre et mes côtes. J'aperçois les deux monticules de mes seins – ils pointent.
Mais surtout je nous vois (bas) ventres qui se rapprochent
Toisons qui se rencontrent, se cognent et recommencent.
Mais surtout son nombril qui se plie et se ferme – et ses yeux roses symétriques et penchés.

Je bois du café je me traîne éveillée
Je voudrais danser
(Je voudrais son poids
sur moi
ses joues, son souffle)

Je suis dans Rome

Ah qu'est ce qu'il faudrait : l'oublier ou le sucer ?!

----- un autre jour, avant. dans le train après la plage l'eau le vent la
marée et le soleil -----

Une belle image que je me suis confectionnée après la douche - manyunk poczani.

l'avais-je sucé ? je ne sais plus.

J'étais allongé sur le ventre. Tête de côté, bras ballants
interdite de mouvement.

Yeux cachés par un drap pour sentir pour entr'apercevoir
pour sentir sur mon dos sur mes membres son poids sa chaleur
et comble de plaisir son humidité
qui remonte cuisses et vertèbres en va-et-vient.

Nargue ma bouche. Mouille mes cils

– alors le tissu est soulevé et je vois un peu. Comment dire ? Son pénis, sa bite et
ses testicules. Sa chair puissante et brandie. Comme jaillissante. Chaude Fripée
Douce.

Et comme il est bien droit et brandi c'est une contre-plongée. Je vois la base et
perds le haut qui flèche le nombril. Une vue en détails : L'article où tout se mêle
et s'accroche, jambe torse testicules pénis puis fesses dans un méli-mélo pubien et
odorant de poils.

À cet endroit précis j'aime fourrager dans la moiteur tropicale. Mais cela ne m'était pas permis –
pas ce soir.

Ce soir j'étais femme soumise. Sans lien presque attachée je m'abandonne à sa force sur moi.

Sa vision m'impressionne. Qui suis-je pour mériter son impétuosité ?

Jó !

Jó !

Et puis il me pénètre.

Je ne suis que peau impatiente.

Ton corps :
montagne rassurante
chaude et palpitante

sol ou plafond pèse sur moi
écrase de tout ton poids
et fais-moi ressentir
mes propre plis, mes vallons
les rares plateaux.

Fais vivre le paysage.